## XYZ. La revue de la nouvelle

## Tempus Fugit

Sylvie Bérard



Numéro 61, printemps 2000

Nouvelles d'une page

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4216ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé) 1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bérard, S. (2000). Tempus Fugit. XYZ. La revue de la nouvelle, (61), 13-13.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

 $https:\!/\!apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/$ 



Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

## Tempus Fugit

## Sylvie Bérard

I lest moins une, elle est là. En fait, il est moins tôt que cela. Une nanoseconde avant la fin du monde. Une fraction de battement de cils. Comme toujours, vous vous écoulez trop vite pour moi. Et moi, je vous suis interminable. Le temps vous avale et il me ronge. C'est là tout notre drame.

Depuis quelque temps, j'ai pris l'habitude de m'attarder un moment — une éternité — sur ce banc au milieu du parc, à l'ombre de la statue saturnienne dont je mime l'immobilité. Tel que vous me voyez, j'y suis présentement, et vous, dans votre cycle insensé, vous n'arrêtez pas de passer et de repasser devant moi, tous autant que vous êtes, sans me jeter un regard. Mais vous ne me la cachez pas, elle, magnifique, universelle, hors du temps. C'est ici qu'elle a surgi, une fois que je me rappellerai entre mille, c'est elle que j'ai voulu porter dans mon cœur désormais. À elle, je dédie le reste de mes jours, moi qui, pourtant, en ai vu bien d'autres. Oui, elle est là et...

Mais...

Je la regarde, pantois et haletant, et je veux me précipiter vers elle, lui offrir des fleurs, lui promettre le monde. Cependant, un moment d'hésitation, c'est déjà trop. Avant que je puisse l'aborder, les roses se sont fanées, votre monde a vieilli, elle s'est écroulée. Je suis de nouveau seul. À jamais. Votre monde passe vite, vos jours me sont des années, et on dirait bien que je suis le dernier immortel...